

ROMANS INITIATIQUES

PAR DANIEL DELBRASSINE

chargé de cours à l'Université de Liège

La structure du récit initiatique sert de matrice à de nombreux romans récents adressés à l'adolescence. Parce que la fiction, en tant qu'instrument de mise à distance, agit comme un mécanisme de protection du lecteur adolescent, que l'on initie ainsi à l'art, l'amour, la souffrance et la mort.

Beaucoup de romans adressés à la jeunesse présentent une intrigue qui vise à former et initier le lecteur, mais toujours de manière implicite et voilée¹. Certains vont jusqu'à suivre un canevas inspiré de l'initiation au sens anthropologique : c'est le cas du roman suédois *Le Jazz de la vie* (2018), dont la structure correspond au modèle séparation-réclusion-métamorphose défini par l'ethnologue Barbara Glowczewski².

LE JAZZ DE LA VIE, PAR SARA LÖVESTAM

Sara Lövestam (née en 1980) a reçu le Grand Prix de littérature policière 2017 pour *Chacun sa vérité* (Pocket), qui met en scène Kouplan, un détective privé, migrant illégal en Suède. *Le Jazz de la vie* (*Hjärta av jazz*, 2013), son premier roman adressé aux adolescents, raconte la rencontre entre Alvar, 90 ans, et Steffi, 15 ans, autour de la musique. Cette mise en scène de la transmission entre générations s'opère à propos du jazz, mais l'intrigue se dédouble pour nous présenter en parallèle le chemin d'Alvar et celui de Steffi vers la reconnaissance, dans un va-et-vient entre la Suède des années 1940-1950 et celle d'aujourd'hui.



Isolée et victime de harcèlement à l'école, Steffi souffre de la xénophobie qui s'est banalisée dans son collège rural (réclusion), au point qu'elle en vient à préférer la maison de retraite d'Alvar à son école (séparation). Lors d'un concert de jazz (révélation) auquel elle assiste à Karlstad, elle reçoit un chapeau (marque) de « zazou » offert par Alvar et commence à se forger une nouvelle identité (métamor-

phose), surtout grâce à la musique, son projet de vie : « Steffi n'est plus la même. La victime de harcèlement est restée à Björke, c'est la zazou qui parcourt les tunnels [de Stockholm en métro] » (p. 145). Elle réussit le concours d'entrée au lycée de Stockholm (épreuve) et reçoit d'Alvar une clarinette (don). Le concert donné à la maison de repos (fête de clôture) installe Steffi dans un nouveau statut et elle quitte son collège.

Dans ce récit agencé comme une initiation où la musique joue un rôle central, S. Lövestam nous présente cet art comme l'instrument d'un dépassement de soi. Elle traite très réalistement du harcèlement scolaire et présente les rapports entre les générations sous un jour original.

ET DERRIÈRE LES NUAGES, PAR PASCALE PERRIER

La couverture pourrait faire croire à un roman d'alpinisme, mais il s'agit plutôt d'un récit sur la responsabilité face à la mort. Les fragments de vie recueillis et livrés par Leila pour nous « aider à grandir, si un truc approchant [nous] arrive. Ou pas. » (p. 5) démarrent avec un narrateur de 18 ans qui nous avoue son fait dès les premières lignes : « ... j'ai tué quelqu'un. Il est mort à cause de moi. Pour de vrai. »

Détruit par l'accident mortel de son ami Antoine, suite à une imprudence en haute montagne, ce narrateur « va jouer à faire semblant de vivre » (p. 14) et fuir le village. Sans domicile à Lyon, il rencontre Leila, elle aussi en rupture avec les siens. La vie à deux dans un squat leur permet de construire une amitié hors norme, qui sera la clé de leur transformation, chacun suivant alors le cours de sa vie. Pour le narrateur, l'écriture fonctionne comme une catharsis, et son retour à Chamonix déclenche les pleurs. Il ►

- comprend quelle est sa raison de vivre : « Mes montagnes, au final, elles font partie de moi... » (p. 154). Roman du deuil et de la responsabilité, *Et derrière les nuages* repose sur le carnet intime d'un adolescent qui surmonte sa peine et assume le pire des fardeaux. Comme le très beau *La Messe anniversaire* d'Olivier Adam (2003), ce récit initie le lecteur à la mort, non pas celle – prévisible – d'un adulte plus âgé, mais celle d'un alter ego adolescent.

CARIBOU BABY, PAR MEG ROSOFF

On connaît surtout Meg Rosoff pour son roman *Maintenant, c'est ma vie* (*How I Live Now*, 2004) et pour son prix Lindgren en 2016. Mais *Caribou baby* (*Moose Baby*, 2013) risque de surprendre un peu ses lecteurs. Ce très court récit (94 pages) développe un thème fréquent dans le roman pour ados, la grossesse adolescente, qui a donné quelques classiques, comme *Cher inconnu* (B. Doherty, version originale en 1991) et *Les grands sapins ne meurent pas* (D. Demers, 1993).

Dès les premières lignes, on se retrouve à la maternité :

« Regard mauvais de la sage-femme : - À votre âge, on a généralement du mal à s'attacher à son nouveau-né.

Et puis, comme si cela lui arrachait la langue de l'admettre :

-Mais ça viendra. » (p. 7)

Le problème, c'est que ce bébé ne ressemble pas à ce que l'on attendait... L'obstétricien y va de son explication : « On a eu un petit nombre de naissances pas techniquement *homo sapiens* cette année, a-t-il ajouté. C'est assez rare, surtout des caribous. On ne sait pas trop pourquoi. » (p. 9)

Derrière l'énormité imaginée par l'auteure, on devine sans mal les déceptions de l'enfantement chez une adolescente de 17 ans, lâchée peu à peu par le père du rejeton, secourue par les adultes de son entourage, mais surtout débordée par la pulsion de vie de sa progéniture. Dont l'adolescence se manifeste très vite, d'ailleurs : « La seule chose qui le fascinait, c'était les

documentaires animaliers sur Nature TV. Il pouvait regarder ça pendant des heures, dans le seul espoir d'apercevoir une petite nana caribou à poil. Mon fils devenait un ado sombre et ronchon. Maman me disait que j'avais été exactement pareille. » (pp. 69-70) La métaphore du caribou pousse jusqu'à la caricature le décalage entre le bébé rêvé et celui que l'on enfante dans la « vraie » vie, et le roman opère comme un retour à la fable animalière, dont la leçon fonctionne ici aussi au service de l'initiation des jeunes lecteurs.

LA VIE COMMENCE AUJOURD'HUI, PAR CHRISTOPHE LÉON

Clément, le narrateur adolescent imaginé par Christophe Léon, est handicapé tétraplégique, mais surdoué : il a trois ans d'avance à l'école. Mais aussi des pulsions et des sentiments : « Le mélange polio et puberté, à cette période de ma vie, [est] détonant » (p. 31). « Je m'interdis d'y penser. Un handicapé tel que moi n'y a pas droit. C'est me faire du mal de songer un instant que j'aurais un jour accès à des rapports autres qu'intellectuels avec la gent féminine. » (p. 52) Dominé par la colère, à l'instar de l'*angry-young-man* créé par J. D. Salinger, Clément fulmine contre son père (« un salaud » qui a disparu), maltraite sa mère (« une sainte », selon ses propres termes) et rudoie les rares personnes qui l'entourent : son amie Janie et Olga, sa garde-malade. « À quatorze ans, je suis un ado tout ce qu'il y a de plus classique, dans un corps absurde. Je suis en prison. » (p. 29)

C. Léon évoque ici un tabou : la sexualité des personnes handicapées. Clément va sortir de sa vie de reclus et découvrir la tendresse, le plaisir et l'amour...

Ces publications récentes montrent que le modèle du roman de formation



et/ou d'initiation continue d'être une matrice féconde pour les auteurs qui s'adressent à la jeunesse : l'art comme raison de vivre, l'amour, la sexualité et la maternité, la maladie et la mort, autant de sujets graves dont la fiction permet de faire l'expérience, sans risque pour le lecteur. ●

- Sara LÖVESTAM, *Le Jazz de la vie*, traduit du suédois par Esther Sermage, Gallimard Jeunesse, 2018, 333 pages, 17,50 €.
- Pascale PERRIER, *Et derrière les nuages*, La Joie de lire, 2018, 195 pages, 14,50 €.
- Meg ROSOFF, *Caribou baby*, traduit de l'anglais par Clémentine Beauvais, Rageot, 2018, 94 pages, 13,35 €.
- Christophe LÉON, *La vie commence aujourd'hui*, La Joie de lire, 2018, 104 pages, 13,00 €.

Notes

- 1/ Voir Delbrassine, D., « Le roman pour la jeunesse : un roman éducatif ? », in C. Mongenot & S. Ahr (éd.), *(D)écrire, prescrire, interdire : les professionnels face à la littérature de jeunesse aujourd'hui* (pp. 27-40), ESPE de l'Académie de Versailles/Université de Cergy-Pontoise, 2015. Ou dans une autre version : « Le roman pour la jeunesse : un roman éducatif qui ne dit jamais son nom », in J. Van Beveren (dir.), *Littérature, langue et didactique. Hommages à Jean-Louis Dumortier* (pp. 51-70), Presses universitaires de Namur, 2014.
- 2/ Glowczewski, B., « Relativité des modèles culturels et de la transgression », in A. Tursz, Y. Souteyrand, & R. Salmi, *Adolescence et risque* (p. 14), Syros, 1993.